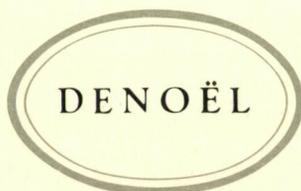


Pascal Bonafoux

Annonce classée

roman



Extrait de la publication

ANNONCE CLASSÉE

DU MÊME AUTEUR

SIGNES PARTICULIERS, roman
(Éd. Ramsay, Paris, 1980)

HORS TEXTE

roman par lequel l'auteur propose au lecteur de décider du récit, de l'ordonnance de ses péripéties, de ses suspens et épisodes, et dont il l'engage à se défier.

(De Luca editore, Rome, 1981)

LES PEINTRES ET L'AUTO PORTRAIT, essai
(Skira, Genève, 1984)

REMBRANDT, AUTO PORTRAIT, essai
(Skira, Genève, 1985)

PASCAL BONAFOUX

ANNONCE CLASSÉE

roman

DENOËL

**© by Éditions Denoël, 1985
19, rue de l'Université, Paris 7^e
ISBN 2-207-23154-2**

*Toute existence ressemble à une lettre
que modifie le post-scriptum.*

Victor Hugo

Jérôme Imbert
à Antoine Marsant

Paris, le 23 juillet 198.

Tu me manques. Tu me manques, Antoine.
Je dérive. Je délire. Je n'en peux plus.
Laisse-moi venir. A qui parler?

Jérôme

*Antoine Marsant
à Jérôme Imbert*

Zurich, le 25 juillet 198.

Que se passe-t-il, Jérôme? Le dernier billet que je reçois est incompréhensible, comme il est presque indéchiffrable. Cette écriture étriquée, fébrile et bâclée, je ne te la connaissais pas, ou je ne m'en souviens pas. Tu demandes : laisse-moi venir. Non, Jérôme, je ne peux pas te laisser venir. Je ne le veux pas. Et tu sais pourquoi. Je veux, je dois revenir.

Je suis parfaitement seul depuis que je suis arrivé ici et il faut que je le sois. Accuse ma vanité, si tu dois accuser quelque chose. Je n'admets pas de paraître diminué, saccagé plutôt, comme je le suis. Cette dégradation fait peur ou dégoûte. Provoquer la peur ou le dégoût, non merci... Et je n'ai plus la force de sauver les apparences, ne serait-ce que le temps d'une visite. Je suis épuisé.

Je le suis comme je ne l'ai jamais été. A mon arrivée dans cette clinique, il y a trois semaines, l'on m'a averti comme je te l'ai écrit que le traitement devrait être un premier temps dur. Il l'est, il est violent. Les perfusions qui durent des heures provoquent une débâcle terrible.

Immobile, je songe, et encore. Mais je ne souffre pas; ou la douleur est si lointaine qu'elle m'est indifférente.

Et le temps est immobile. Les heures ne passent pas, prises dans une gelée qui poisse comme la sueur qui me couvre dans cette chambre aux volets refermés. Ne viens pas, Jérôme, je t'en prie, ne viens pas. Écris. A qui parler? demandes-tu. Pourrai-je t'aider encore?

Ton Antoine

P.-S. Je viens de relire cette lettre que le vagemestre ponctuel de la clinique me demandera dans quelques minutes

avec cette obséquiosité, un mélange de déférence et de prudence, qui ne m'exaspère même plus. Ne t'inquiète pas de ce qui se passe; ils savent ce qu'ils font. Ils viendront à bout de ma peste profonde. Je le crois, je le sais. Il faut que je sois détruit pour être sauvé. (Deviendrais-je mystique malgré moi?)

*Antoine Marsant
à Jérôme Imbert*

Zurich, le 27 juillet 198.

Comme tu es étrange! Ta brève lettre griffonnée sentait la crise et l'urgence... Depuis... le silence...

Ma réponse t'aurait-elle déçu? Mais je m'inquiète sans doute à tort. La fièvre sera retombée.

Écris pourtant Jérôme. Ne serait-ce qu'une carte postale comme j'en reçois tant. Été oblige...

Adieu.

Ton Antoine

Jérôme Imbert
à Antoine Marsant

Paris, le 31 juillet 198.

H. a disparu. Sans laisser d'adresse. Pas de trace.

Je suis seul. Seul. Difficile d'écrire.

Quand je suis rentré, le 21 dernier, d'un voyage de quelques jours en province, j'ai trouvé une enveloppe punaisée sur le mur en face de la porte d'entrée. Son écriture large : à J. A l'intérieur une feuille blanche biffée par l'x d'une croix et sa signature. Rien d'autre. Cette rature précise évite les explications. Il me reste à ne rien comprendre. Rien.

Je ne supporte pas d'être seul dans cet appartement vide. Vidé plutôt. Elle n'a rien laissé d'elle.

Je la cherche. On ne l'a pas vue. Nulle part. Personne. Aucune nouvelle. Ou ce sont les portes closes. Le silence. Je ne peux rentrer. De bar en bar. Boire. Fumer. Se perdre.

Mais que faire?

Il ne me reste rien. Il ne me reste personne.

D'années en années, tout m'est arraché, enlevé. Il me reste mon père que je méprise comme j'ai pu le craindre, il me reste toi.

Antoine, pourquoi le sort s'acharne-t-il? Je suis seul, Antoine, seul.

Ces mots, comme tout le reste, doivent te paraître indécents. Tant pis. Whisky! Twelve years old... et quelques heures de rage et d'impuissance.

Adieu.

Jérôme

Antoine Marsant
à Jérôme Imbert

Zurich, le 1^{er} août 198.

Pourrai-je, saurai-je t'apaiser?

L'abandon est violent, je le sais; une douleur d'écorché et de vertige. L'absence étonne, et d'un jour à l'autre, l'absurdité décide de tout.

Il arrive que pour s'être des années dédié à l'autre l'on se soit perdu soi-même; l'autre a été le seul repère, le seul critère. Les inquiétudes comme les ambitions dépendaient de l'autre; qu'il parte, et on est dépossédé de tout, imbécile, désemparé, vidé de soi-même. Le partage dupe. C'est, je le crains, cela qui t'arrive.

Que faire? demandes-tu. C'est toi-même qu'il faut retrouver. Rien, personne, ne t'est nécessaire comme toi-même (pas plus H. qu'X. ou Y.). Retrouve-toi. Ressemble-toi.

Lorsque l'on m'a enfourné dans l'ambulance qui m'a amené ici, je t'ai demandé de m'attendre. Comme je te l'ai demandé alors, je te le demande encore : attends-moi, Jérôme.

Je ne t'abandonnerai pas.

Ton Antoine

*Jérôme Imbert
à Antoine Marsant*

Paris, le 3 août 198.

As-tu raison, tort? je n'en sais rien. Cela ne change rien à l'affaire. Je la cherche. Abattement. Tristesse. Désarroi. Son absence est incompréhensible et violente. Elle manque. Douleur. Nausée. Larmes. Elle est introuvable. Elle veut l'être. Hier au soir je suis passé voir Anne, de retour à Paris. Complice de H., elle affirme ne rien savoir d'elle, n'avoir aucune nouvelle. C'est faux; elle a ordre de ne rien me dire. La garce enceinte jusqu'à la gorge reste muette. Mes pourquoi? comme toutes mes questions sont restées sans réponses. Ma colère et mes larmes n'ont rien emporté de plus. Sans doute n'ai-je provoqué qu'une pitié qui ressemble à du mépris. Je m'en soucie comme d'une guigne. Plus rien n'a de sens. Nuit imbécile. Bar encore. Échoué chez André. Peur d'être seul. Tu me manques.

Jérôme

*Antoine Marsant
à Jérôme Imbert*

Zurich, le 5 août 198.

Jérôme, je t'en prie, reprends-toi. Cet ordre va te paraître imbécile, incohérent, inutile, je ne sais quoi de cet acabit. Je suis désolé de ne pouvoir que t'écrire cela. Mais si la peste qui me sape ne m'avait exilé ici, te dirais-je autre chose? Ce n'est pas sûr. Tu le sais, déjà j'ai eu à te mettre en garde contre toi-même.

A la mort de ton frère comme à celle de ta mère, il y a quelques années, tu m'as reproché d'être brutal; tu as admis, plus tard, que je n'avais pas eu tort. Le départ de H. est d'un autre ordre. Or, pourtant, à lire et relire encore ta lettre, tu sembles plus désemparé et désespéré que jamais. Ton désespoir n'est-il pas hors d'échelle Jérôme? N'est-il pas indécent?

Une fois encore tu affirmeras que je n'y comprends rien, je m'y attends... Ce qui t'est arrivé m'attriste; je suis sincère. Ta réaction m'attriste davantage. C'est que tu vaux mieux que ta douleur. Ne l'entretiens pas, s'il te plaît.

Ne te laisse pas avoir par cette vieille grandiloquence geignarde et complaisante.

Je ne peux admettre que tu te perdes, de te perdre. Comme j'ai pu te manquer, tu me manques. Mais ai-je besoin de te le dire?

Ton Antoine

Jérôme Imbert
à Antoine Marsant

Paris, le 7 août 198.

Je me fous, Antoine, de savoir si je vaux mieux ou moins que ma douleur. Je dois à H. la plénitude, l'abandon, la joie ; c'est cela que nous avons partagé sans arrière-pensées, sans remords. Comment te dire sa tendresse brusque, sa chaleur, ses étreintes ? Avec elle je me suis défait de la clandestinité ; l'amour a cessé d'être inavouable, affaire d'interdit ou d'impossibilité. La simplicité, l'évidence, je les lui dois.

Il faut que je la retrouve et je la retrouverai. Rien d'autre n'a d'importance. La trouver, c'est me retrouver. J'accumule les grands mots ? Leur format convient à un grand désarroi.

Tu en veux une preuve récente ? Elle date de la nuit dernière passée chez André. Abruti d'alcool, de comprimés peut-être – sans dépasser la dose prescrite –, je lui parlais allongé nu sous un drap dans cette pièce où il est arrivé – canicule oblige – que je reste des jours volets clos. Il m'écoutait, silencieux, immobile, assis le menton sur les poings. Je parlais, parlais, proclamais que sans elle, etc. Et je me suis tu. Je me souviens de son regard de défi narquois quand, après un long silence, j'ai levé la tête. Sans un mot, il est sorti de la chambre. Longtemps je l'ai attendu et seul, désolé, las, je me suis endormi.

Je sursautai. Il arrachait le drap qui me couvrait. Debout au chevet du lit une femme (belle, métisse) me regardait. Il lâcha les plis froissés du drap et lui dit : « C'est lui... »

Il me fit un signe obscène de la main et ajouta : « C'est moi qui paie... Bonne nuit... »

Conclusion : il me faut H.

Pourquoi ? Parce qu'elle est la femme qui m'a ému et m'émeut comme aucune autre. Elle m'est essentielle, nécessaire. Son absence me détruit. Sans elle, il me reste l'abstinence.

Tu me répètes : reprends-toi, reprends-toi. Comment le pourrais-je? Ma douleur est indécente, tu n'as pas tort de me la reprocher. Mais elle est si violente... intense... Ce manque de pudeur me désole, et plus encore quand je pense que c'est à toi que je me plains, imbu de ma peine, prostré, les épaules chargées de la douleur du monde... Pardonne-moi, Antoine. Mais que ferais-je sans tes coups de semonce et tes rappels à l'ordre? Laisse-moi encore être impudique et égoïste.

Merci Antoine.

Ton Jérôme

Anne que j'appelle chaque jour vient enfin de me dire qu'H. revient d'ici trois, quatre jours. Je la verrai.

*Antoine Marsant
à Jérôme Imbert*

Zurich, le 10 août 198.

N'aie crainte Jérôme, je ne te priverai ni de conseils, ni d'avertissements, ni qui sait? de colères; les uns, les autres s'accorderont aux circonstances et à l'humeur. Rien ne manquera. Épargne-moi cette peur... Tant d'autres t'accompagneront... La peur d'être en retard, d'être mal à l'aise, de décevoir, d'être de mauvais goût, d'avoir mauvais goût, d'être dupé, floué, baisé, de ne pas être à la hauteur, d'être blessé, dérangé, méprisé, mal vu, la peur de vieillir, de souffrir, du risque, des femmes, de l'inconnu, de ne pas porter la cravate qui va avec la chemise qui va avec le costume qui convient à la situation... Les règles, les préceptes, les ordres, les on doit, il faut et autres ça ne se fait pas, n'ont pas cessé de te conduire. Que de balises! Paradoxe : elles te perdent. Ne peux-tu te défaire de ces amarres? Les séismes d'une vie, comme celui que tu subis maintenant, peuvent liquider ce fatras. Cette purge ne t'est peut-être pas inutile...

Encore une fois, je ne veux que ceci : que tu ne te perdes pas. Ne dois-tu pas revoir H. d'ici quelques jours? Ne te détruis pas pendant cette attente; des yeux gonflés et cernés, une haleine lourde d'alcools, une nervosité gauche, seraient l'aveu de ta dépendance. Ne donne pas prise à son mépris.

Va. Mais ne te berne pas avec je ne sais quel trompe-l'œil de certitude et d'illusion.

Ton Antoine

Jérôme Imbert
à Antoine Marsant

Paris, le 12 août 198.

C'est fini, Antoine.

Ma lèvre fendue n'est pas l'indice d'une bagarre bien virile ; c'est un coup du battant d'une porte à tambour que je n'ai pas retenue. Stupéfait, je reste engourdi. Traîner. Immobile. A l'arrêt longtemps, je reprends tout à coup un geste interrompu, m'arrête encore. C'est sans importance. Mon dépit m'empêtré. Mon chagrin écœuré a un arrière-goût de bile rance, d'aigreur. Description incomplète. Les larmes. Par bouffées soudaines.

Incapable d'un quelconque raisonnement je bute dans n'importe quoi, je reprends, m'égare dans des incohérences. De longs moments, je reste impuissant à mettre un mot devant l'autre. Tout se dérobe. Exemple : cette lettre même ; la date comme les premiers mots ont été écrits hier au soir, tard, à mon retour. Quand j'ai terminé d'écrire ce c'est fini, je n'ai pas pu continuer. Ces mots qui sont banals et ridicules, qu'est-ce qu'ils disent ? Il n'y a rien d'autre à dire. C'est fini.

Reviens, Antoine.

Ton Jérôme

Pascal Bonafoux

Annonce classée

Un homme, jeune encore, et fou de douleur après avoir été abandonné par sa compagne, harcèle de lettres l'un de ses amis qui meurt lentement d'un cancer dans une clinique suisse. Avec cynisme, humour et générosité, le moribond conseille à l'amant éconduit de se venger de son ex-maîtresse, et partant de toutes les femmes, en passant par l'une de ces petites annonces où l'union des cœurs peut, éventuellement, suivre celle des corps. Mais si le corps propose, il arrive que le cœur, lui, dispose...

Un roman par lettres qui renouvelle de manière brillante et originale le couple Merteuil-Valmont des *Liaisons dangereuses*.



9 782207 231548

Extrait de la publication

9-85 
ISBN 2-207-23154-2
80 FF TTC